

Méthodologie de la dissertation : travail sur la rédaction

I. Structure d'ensemble : la hiérarchie par le saut de lignes

- Deux lignes entre l'introduction et le développement / entre le développement et la conclusion
- Une ligne entre les grandes parties
- Pas de saut de ligne au sein d'une grande partie
- Une sous-partie = un seul paragraphe

II. Sous-parties : exemple de rédaction avec la première sous-partie de la première partie

Tout d'abord, à l'instar de Machiavel, nous pouvons constater que « faire croire » est un moyen de domination, par lequel un prince peut assurer son pouvoir sur un peuple. En effet, c'est ce qu'affirme Hannah Arendt dans « Vérité et politique », et c'est même l'une des premières phrases de son essai : « Les mensonges ont toujours été considérés comme des outils nécessaires et légitimes, non seulement au métier de politicien ou de démagogue, mais aussi de celui d'homme d'état. » Qu'on ait le pouvoir ou qu'on réfléchisse à son propos, force est de constater que le « faire croire » est considéré comme un droit naturel et un point d'appui de la politique. Faire croire quelque chose à quelqu'un, c'est pouvoir l'influencer, comme la marquise Cibo qui fait croire au duc Alexandre qu'il a réussi à la séduire, et qui, selon son beau-frère le cardinal, pourrait ainsi le faire changer de politique : « Qui sait jusqu'où pourrait aller l'influence d'une femme exaltée, même sur un homme grossier, sur cette armure vivante ? » (*Lorenzaccio*, II,3). Le pouvoir de domination inhérent au « faire croire » a d'ailleurs une portée qui excède largement le domaine politique, puisque c'est en faisant croire à Mme de Volanges et sa fille qu'elle est leur amie que la marquise de Merteuil, dans *Les Liaisons dangereuses*, obtient tout pouvoir sur elles : « Me voilà comme la Divinité, recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables. » (lettre 63). Ainsi, pour solutionner l'« inconstan[ce] » des peuples, pour les « affermir dans [leur] persuasion » et dans l'adhésion au monarque, il faut « faire croire », ce qui implique souvent de faire accroire.

III. Transitions : exemple de rédaction de la deuxième transition

Deux options :

- Le « paragraphe volant » entre deux grandes parties
- Deux paragraphes : une conclusion partielle + une introduction partielle

Ainsi, quoique l'emploi de la force puisse *a priori* sembler une solution logique à l'« inconstan[ce] » des peuples, et un recours évident pour le prince, il semble qu'en réalité elle soit contraire aux mécanismes ordinaires de construction de la croyance. Par conséquent, la solution disparaît, mais le problème demeure : comment « affermir » les peuples dans leurs croyances ? Si « faire croire par force » semble une impasse politique, mais que le « faire croire » est bien un instrument du pouvoir, alors c'est qu'il faut obtenir le consentement des peuples à ce « faire croire ».

IV. Conclusion générale

Ainsi, Machiavel a certes délimité un vrai problème politique : comment conserver le pouvoir, qui implique l'adhésion du peuple, une forme de croyance en son prince, alors même que ce peuple change facilement ses allégeances ? Toutefois, l'emploi de la force ne peut pas apparaître, contrairement à ce que propose le penseur humaniste, comme une solution, parce qu'elle entre en conflit avec les mécanismes de création de la croyance. Pour solutionner l'inconstance des peuples, il faut donc respecter la façon dont se crée et se consolide la croyance : faire croire implique le consentement de celui qui croit, qui exclut le doute parce qu'il y trouve un intérêt, mais pas parce qu'on l'y a forcé. Dans *Les Liaisons dangereuses*, la question politique est de peu d'importance, mais la manipulation d'autrui construit toutes les intrigues, si bien que la force est presque étrangère au « faire croire » : les personnages se jouent la comédie les uns aux autres, si bien que le dupé s'engage dans une croyance dont il ne parvient qu'avec peine à se défaire, même face à l'évidence : la duperie s'enracine par le consentement de celui qui est trompé. C'est ce qu'on retrouve, d'ailleurs, dans les analyses politiques de Hannah Arendt : le peuple américain est trompé, certes, mais il pourrait aisément ouvrir les yeux ; c'est le domaine politique qui redéfinit le champ de la vérité. Enfin, dans *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, les enjeux politiques ne tiennent finalement pas tant à cœur au peuple florentin : ce n'est pas tant qu'on parvienne à les « faire croire par force », c'est plutôt que la veulerie est si répandue que les individus privilégient leurs intérêts personnels et consentent, *in fine*, à se faire croire sans vraiment croire.